Robert ANTELME

FRITZ & ERNST

(de la promotion sociale à Buchenwald)

suivi de

L'égalité des chances

par l'éditeur

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, vol. 68
Série Squares, boue et terrains vagues
Bruxelles, septembre 2002

On va sortir du magasin : un gardien nous recompte. Un copain n'est pas en place. Le petit SS roquin l'engueule. Un des futurs kapos s'approche du copain et en le bousculant lui fait reprendre sa place. Le copain réagit en levant le coude de côté. Le futur kapo jette un regard au petit SS. Les autres futurs kapos sont suspendus, la situation est décisive. Le petit SS engueule violemment le copain. Le futur kapo est kapo.

.....

Les kapos s'affairent. Ils sont entrés dans la cuisine. Tout de suite, ils ont pris le pouvoir là où se trouve la nourriture.

.....

Le gros kapo Ernst, policier du hall, était assis derrière sa table près de la chaudière. Il avait terminé à l'église son quart de boule de pain du matin, premier petit déjeuner. Il attaquait maintenant un gros morceau de pain civil avec un pot de marmelade.

.....

Ils étaient tranquilles puisqu'ils étaient accroupis au bord de la fosse. Ils parlaient à voix basse de la soupe. Fritz entrait brusquement dans le carré. Ils chiaient, ils ne bougeaient pas. Fritz les regardaient. Ils chiaient vraiment. Il s'en allait.

.....

C'était un Allemand d'une cinquantaine d'années. Il était assez grand, blond, légèrement voûté. Il avait été arrêté comme *objecteur de conscience*, c'était un évangéliste. Il portait un triangle mauve.

.....

En contre-bas, Fritz fouinait dans les chiottes.

.....

Le gros kapo Ernst, qui cogne, essaye lui aussi de rigoler avec nous quand il chie. Ici, il ne peut pas garder sa dignité (c'est pour cela d'ailleurs qu'à l'usine, des cabinets sont réservés aux civils), et il essaye de faire comme s'il choisissait

pour un moment l'humilité de sa situation, en parlant amicalement avec ceux qui sont là. Quelquefois, il se trouve que ce soit avec celui sur lequel il vient de cogner. Mais Ernst ne peut rien faire pour ne pas nous paraître indécent : ses caleçons blancs, ses cuisses énormes. Il est fort même en chiant. Il ne peut pas devenir un type à cuisses grises ou mauves, à genoux proéminents. Il est plus criant que jamais qu'il bouffe au moins ses trois rations de pain par jour, une série de gamelles, etc.

.....

Quand on était dans l'église, Fritz avait été malade, il avait eu un phlegmon à la gorge. On ne le voyait plus devant la cabane à l'appel. Fritz était absent, on pouvait traîner un peu aux rassemblements, n'être pas tout à fait alignés, même se planquer au travail, avoir un peu de tranquillité dans le dos. Il n'était pas là, il n'était nulle part. Nous étions obsédés : « allait-il crever ? » (...) Maintenant il était redevenu costaud ? C'était les SS qui lui avaient sauvé la vie. Ils avaient été attentifs à la gorge du kapo Fritz et ils l'avaient confiée à un médecin aux mains fines qui enlevait les amygdales aux enfants des gens honnêtes et Fritz s'était assis sur les mêmes fauteuils qu'eux. Il en était revenu ennobli. Les autres kapos eux aussi avaient été fiers, rassurés, et ils avaient du respect pour lui.

.....

C'était une coutume du camp de s'appeler par son prénom. On appelait aussi Fritz uniquement par son prénom. On ne connaissait d'ailleurs pas son nom. Je n'ai jamais échappé à la honte d'appeler un type comme Fritz par son prénom. C'était comme si je me chargeais d'une requête de sympathie, comme si je témoignais ainsi d'un souci et presque d'une obligation naturelle que j'aurais eu à le connaître intimement, fraternellement. Appeler ainsi celui qui n'avait pour fonction

L'ÉGALITÉ DES CHANCES

Les extraits rapportés ici constituent une sélection subjective de la matière concernant les kapos Fritz et Ernst. Ces deux «hommes» ont occupé une place à part dans l'existence concentrationnaire de Robert Antelme et de ses compagnons : ils ont fait le voyage de Buchenwald dans le même wagon de déportés puis, dans la fuite délirante devant l'avance des Américains, officiellement armés et revêtus d'un uniforme allemand, ils étaient encore là, à l'arrière du peloton, liquidant les attardés.

Au travers de Fritz et Ernst, Robert Antelme nous renseigne sur l'animalité de l'homme, notre propre animalité. Il décrit aussi un plan de carrière assez réussi, qui illustre bien la notion – toujours truquée – de l'égalité des chances.

L'égalité des chances ne sert pas à l'émancipation, elle ne sert qu'à justifier les privilèges de ceux qui sont déjà nantis. Sinon comment expliquer, en dépit de cette égalité, que nous soyons toujours aussi nombreux à être dans la merde ? Cette égalité sous-entend que l'on soit d'accord avec ce que l'on définit comme étant la chance, c'est-à-dire que l'on accepte les valeurs de la domination. Ce qui est déjà une manière d'être vaincu.

Avoir de la chance c'est être banquier, chef d'entreprise, chef de bureau..., c'est occuper la place la plus élevée possible dans la hiérarchie sociale. Puisque tout le monde a, théoriquement, la possibilité de devenir un privilégié (un diplomé de l'université ou un escroc), il n'y a aucune raison de ne pas essuyer ses bottes sur la gueule de ceux qui, dit-on, n'ont pas su saisir leur chance. Hors de l'ambiance limite des camps et des goulags, la mentalité de kapo est une mentalité assez répandue, que ce soit dans les usines, les chantiers, les bureaux, les syndicats, les universités ou les partis politiques... Cette mentalité constitue même la voie la plus utilisée de la promotion sociale.C'est l'un des secrets du collectivisme libéral qui n'a pas grand chose à envier au collectivisme stalinien.

Dans cet univers absurde jusqu'au paroxysme la preuve est faite que l'égalité des chances correspond en réalité à une négation de l'humanité de ceux qui sont désarmés. Dans les camps aussi bien que dans les entreprises.

Robert Antelme épouse Marguerite Duras à la déclaration de la guerre. En septembre 1943 il adhère au réseau de François Mitterrand, le MNPGD. En Juin 1944, il se fait arrêter dans une planque de la rue Dupin (Paris 6e). Il est déporté à Buchenwald, au kommando de Gandersheim.Il finira son parcours à Dachau. Quand il rentre d'Allemagne, en 1945, il pèse 35 kg. Il adhère au PCF en 1946 et en est exclu en 1950. Tous les passages cités ici sont extraits de son livre ***L'espèce humaine****, écrit entre 1946 et 1947, publié aux Editions de la Cité universelle en 1947 (Gallimard, 1957).*

1. Le voyage

Nous nous sommes joints à d'autres rayés qui partent dans le même transport. Ils sont comme nous, alignés par cinq. Il y a une majorité de Français, quelques Belges, quelques Russes, quelques Allemands.

.....

Les cinq Allemands qui sont dans la colonne rient entre eux. Ce sont nos futurs kapos. Ils savent qu'en arrivant au kommando ils seront nos chefs. C'est comme nos chefs qu'ils ont été désignés avec nous pour le transport. Ils sont déjà distants. Ce sont des droits communs.

.....

Le gardien, qui se laisse balancer, fume une grosse pipe qui tombe sur son menton. (...) Il est seul, il fait nuit, il est vieux, il vient d'être mobilisé, on l'a sorti de sa ferme ; on ne devient pas SS en quelques jours. Les futurs kapos parlent la même langue que lui. L'un d'eux, un gros qui s'appelle Ernst, se lève et s'approche de la porte. Elle est entrouverte ; le gardien l'a laissé approcher. (...) Le gros voudrait aboutir à une conversation, mais le vieux ne sait pas s'il doit se laisser entraîner. La langue le rassure, mais, tout de même, nous sommes là. Les autres Allemands suivent les efforts du gros qui tente de mettre en évidence, aux yeux du gardien, la hiérachie du wagon : il y a d'abord lui, le gardien, ensuite eux,

les Allemands, nos kapos, et nous pour finir.

.....

On roule maintenant depuis un bon moment. Tout est calme. La situation des Allemands se consolide. Maintenant ils sont trois debout qui entourent le gardien. Un copain s'est levé. Il avait une cigarette. Il s'est approché du noyau et il a demandé du feu au gros en lui tapant sur l'épaule devant le gardien. L'autre n'a pas osé refuser, mais il a pris l'air le plus impatient, le plus méprisant possible.

.....

A l'autre bout du wagon, un Français qu'on ne voit pas commence à chanter. (...) Un autre commence une autre chanson. Encore un Français. Les trois futurs kapos autour du SS se retournent ; ils râlent parce qu'on chante en français.

— Tu nous emmerdes ! répond le copain, qui s'est interrompu. Ils ne sont pas encore kapos. Et il reprend sa chanson.

2. Le camp

Les futurs kapos contemplent les deux SS. Ils cherchent leur regard. Ils tiennent un sourire prêt pour la rencontre de leurs yeux avec ceux des SS. Ils parlent à voix plus haute maintenant. On suit la gymnastique forcenée de ces yeux, cette offensive de l'intrigue par la mimique du visage, cette utilisation abondante et ostentatoire de la langue allemande — cette langue qui, ici, est celle du bien, leur latin — la même que celle des SS. Mais ils sont encore comme nous. Les SS sont à quelques mètres d'eux. Eux sont en retrait mais encore dans le groupe des détenus, ils ne sont pas encore en marge. Il s'agit de franchir ces quelques mètres.

.....

Une plaisanterie à haute voix des futurs kapos ; ils rigolent et attendent ce qui va apparaître sur la figure du jeune SS. Il esquisse un sourire. Ça vient. Le kapo va éclore bientôt.

que de schlaguer et, plus tard, de tuer, donnait le ton d'hypocrisie substantielle des rapports qui existaient entre les kapos et nous. *Tous camarades,* disaient nos kapos. *Nous sommes tous des sujets du camp de concentration, tous des camarades.* Celui qui te tue est ton *camarade.*

3. La fin

Des types hurlants, fusil ou mitraillette à l'épaule, ont fait irruption dans la chambrée. On les a reconnus : c'étaient les kapos. Ils étaient là, Fritz, Ernst, le " werkkontroll " et d'autres, habillés en Werkschutz. (...) Les SS les avaient tous armés et vêtus d'uniformes.

.....

Fritz, Ernst et les autres n'avaient plus la croix au minimum dans le dos. Quand ils étaient arrivés de Buchenwald, ils portaient le rayé. Ensuite ils avaient eu droit au costume civil, d'abord avec une petite croix dans le dos et le triangle vert, puis sans croix ni triangle. Maintenant, ils portaient l'uniforme de werkschutz et le fusil. Ils étaient parvenus à changer de côté et ils éclataient de force dans leurs uniformes. Travail lent, difficile, mais ils y étaient arrivés.

.....

L'évangéliste allemand s'est arrêté sur la route ; il a deux rides très creuses le long des joues. Il m'a fait signe. Il se tient un peu à l'écart de la colonne, les bras pendants. Il ne bouge pas, il regarde simplement autour de lui la montagne et la vallée. C'est un vieil homme ; il a l'air absent et en même temps décidé, définitivement arrêté. Personne ne lui parle. Si on allait lui dire quelques mots, ses yeux brilleraient, il répondrait de sa voix lente quelque chose comme : *Got ist über alles.* J'ai revu ses yeux au passage et son triangle violet d' «objecteur de conscience» ; Fritz était près de lui (...).

Un Italien l'a vu s'arrêter une seconde fois, Fritz s'est approché de lui, il lui a fait faire quelques pas en arrière. Après il y a eu le tournant, l'Italien n'a plus rien vu.

C'est l'évangéliste. Fritz a tiré dessus. Deux coups de feu pendant qu'on marchait. Personne n'a tourné la tête. Même pas la solennité du crime, ni son secret.

Fritz est revenu le long de la colonne, la mitraillette à l'épaule, la démarche souple, le nez retroussé, il hume l'air.

Le vieil Allemand est le premier qu'ils aient tué depuis que nous sommes partis de Gandersheim.

.....

Dans un éclair, je me vois au dessus d'une fosse, Fritz devant moi avec la mitraillette. Ca s'efface, ça revient. Pour les copains malades, c'est déjà fait, pour l'évangéliste et Cazenave aussi. Maintenant on a hâte de sortir de cette église, que ça vienne vite.

.....

Il est seul au bord de la route, près du fossé ; il ne bouge pas. Il attend Fritz, il va se donner à Fritz.

.....

Le coup de sifflet. On arrête la charrette. Ils sont là derrière. Ils nous rejoignent. On ne se retourne pas. Je les sens dans mon dos, je sens Fritz.

.....

Les colis arrivent. Un pour trois. Je suis avec Lanciaux et un autre. Les copains de Dachau lèvent le baton ; les Russes reculent. On partage le colis : sucre, viande, phoscao, cigarettes. (...) Tout est pour nous. Les Russes reviennent, leurs mains se tendent et se crispent sur le vide.

(Collection Tel n° 26, Editions Gallimard.)